



L'Âge des Fables

Par Thomas Bulfinch

Image de couverture : *Sappho sur le rocher*, Gustave Moreau (vers 1869-1872).

© Maeva Dauplay – Tous droits réservés

L'Âge des Fables

Par Thomas Bulfinch

TRADUCTION ET ADAPTATIONS

PAR MAEVA DAUPLAY



I. Histoire de dieux et de héros

Introduction

Les religions de la Grèce et de la Rome antiques ont disparu. Les prétendues divinités de l'Olympe ne comptent plus un seul adorateur parmi les hommes d'aujourd'hui. Elles n'appartiennent désormais plus au domaine de la théologie, mais à celui de la littérature et du goût. Là, elles conservent encore leur place — et la conserveront sans doute toujours — car elles sont trop étroitement liées aux plus belles œuvres de la poésie et de l'art, anciens comme modernes, pour sombrer dans l'oubli.

Nous nous proposons de raconter les récits qui nous sont parvenus des Anciens à leur sujet, et auxquels les poètes, essayistes et orateurs modernes font si souvent allusion. Nos lecteurs pourront ainsi, tout à la fois, se divertir des plus charmantes fictions qu'ait jamais créées l'imagination humaine et acquérir des connaissances indispensables à quiconque souhaite lire avec intelligence la littérature élégante de notre temps.

Pour bien comprendre ces récits, il nous faut d'abord nous familiariser avec les idées que les Grecs se faisaient de la structure de l'univers — car c'est d'eux que les Romains, puis d'autres nations à leur suite, reçurent leur science et leur religion.

Les Grecs croyaient que la terre était plate et circulaire, leur propre pays en occupant le centre. Ce point central était, selon les traditions, soit le mont Olympe, demeure des dieux, soit Delphes, célèbre par son oracle.

Le disque terrestre était traversé d'ouest en est par la Mer — ainsi nommaient-ils la Méditerranée — ainsi que par son prolongement, le Pont-Euxin, seules mers qu'ils connussent réellement. Cette mer divisait la terre en deux parties égales.

Autour du monde coulait le fleuve Océan. Sur le côté occidental de la terre, son cours allait du sud vers le nord ; sur le côté oriental, il suivait une direction contraire. Ses eaux s'écoulaient dans un courant régulier et paisible, jamais troublé par les tempêtes. La mer et tous les fleuves de la terre recevaient leurs eaux de lui.

On pensait que la partie septentrionale du monde était habitée par un peuple heureux appelé les Hyperboréens, vivant dans un printemps éternel et dans une félicité sans fin, au-delà des hautes montagnes dont les cavernes étaient censées engendrer les rafales glacées du vent du nord qui faisaient frissonner les habitants de l'Hellade, c'est-à-dire la Grèce. Leur pays était inaccessible, par terre comme par mer. Ils vivaient à l'abri des maladies, de la vieillesse, des travaux pénibles et de la guerre. Thomas Moore nous a laissé le *Chant d'un Hyperboréen*, qui commence ainsi :

« Je viens d'un pays caché dans les profondeurs éclatantes du soleil,
Où resplendissent des jardins d'or,
Où les vents du nord, apaisés dans leur sommeil,
Ne soufflent jamais dans leurs conquies marines. »

Au sud de la terre, près du fleuve Océan, vivait un autre peuple aussi heureux et vertueux que les Hyperboréens : les Éthiopiens. Les dieux leur accordaient une faveur si particulière qu'ils quittaient parfois leurs demeures olympiennes pour venir partager leurs sacrifices et leurs festins.

À l'extrémité occidentale du monde, au bord du fleuve Océan, s'étendait un lieu bienheureux appelé les champs Élyséens, où les mortels favorisés par les dieux étaient transportés sans passer par la mort, afin d'y goûter une immortalité pleine de félicité. Cette contrée heureuse portait aussi les noms de « Champs Fortunés » et « Îles des Bienheureux ».

Nous voyons ainsi que les Grecs des premiers temps connaissaient peu de peuples réels, hormis ceux qui vivaient à l'est et au sud de leur pays, ou près des rivages de la Méditerranée. Leur imagination peuplait cependant la partie occidentale de cette mer de géants, de monstres et d'enchanteresses ; tandis qu'aux confins du disque

terrestre — qu'ils considéraient sans doute comme relativement étroit — ils plaçaient des nations jouissant d'une faveur particulière des dieux et bénies par le bonheur et la longévité.

L'Aurore, le Soleil et la Lune étaient censés surgir de l'Océan, à l'orient, puis traverser le ciel en répandant leur lumière sur les dieux et les hommes. Les étoiles également, à l'exception de celles qui formaient le Char ou l'Ourse, ainsi que quelques constellations voisines, sortaient du fleuve Océan et y replongeaient. C'est là que le dieu du Soleil embarquait sur une nef ailée qui le ramenait, en passant par le nord de la terre, jusqu'au lieu de son lever à l'est. John Milton fait allusion à cette croyance dans *Comus* :

« Maintenant le char doré du jour
Trempe son essieu d'or
Dans les flots escarpés de l'Atlantique ;
Et le soleil déclinant lance encore ses rayons
Vers le sombre pôle,
Se dirigeant vers l'autre porte
De sa demeure orientale. »

La demeure des dieux se trouvait au sommet du mont Olympe, en Thessalie. Une porte de nuages, gardée par les déesses des Saisons, s'ouvrait pour laisser les immortels descendre sur la terre et les accueillir à leur retour.

Chaque dieu possédait sa demeure particulière ; mais tous, lorsqu'ils étaient convoqués, se rendaient au palais de Jupiter, ainsi que les divinités dont le séjour ordinaire était la terre, les eaux ou le monde souterrain. C'était aussi dans la grande salle du palais du roi de l'Olympe que les dieux prenaient chaque jour leur festin d'ambrosie et de nectar, leur nourriture et leur breuvage, ce dernier étant servi par la gracieuse déesse Hébé.

Là, ils s'entretenaient des affaires du ciel et de la terre ; et tandis qu'ils savouraient leur nectar, Apollon, dieu de la musique, les charmait des accords de sa lyre, auxquels répondaient les chants des Muses. Puis, lorsque le soleil était couché, les dieux se retiraient pour dormir dans leurs demeures respectives.

Les vers suivants de l'*Odyssée* montrent quelle idée Homère se faisait de l'Olympe :

« Ainsi parla Minerve aux yeux d'azur,
Puis elle s'éleva vers l'Olympe, séjour éternel des dieux,
Que jamais les tempêtes ne troublent,
Que jamais la pluie n'inonde ni la neige n'envahit,
Mais où règne sans cesse un ciel pur et serein,
Baigné d'une lumière éclatante.
Là, les habitants divins goûtent une joie éternelle. »

Les vêtements des déesses, ainsi que tout ce qui composait leur parure, étaient tissés par Minerve et les Grâces ; tandis que tous les objets d'une matière plus solide étaient façonnés dans les divers métaux. Vulcain était à la fois architecte, forgeron, armurier, constructeur de chars et artisan universel de l'Olympe. C'est lui qui bâtit en bronze les demeures des dieux ; c'est lui encore qui fabriqua leurs sandales d'or, grâce auxquelles ils pouvaient marcher sur l'air ou sur les eaux et se déplacer avec la rapidité du vent — ou même de la pensée.

Il ferait également de bronze les coursiers célestes qui entraînaient les chars des dieux à travers les airs ou à la surface de la mer. Son art allait jusqu'à donner le mouvement à ses ouvrages : les trépièdes, sièges et tables, entraient et sortaient d'eux-mêmes de la salle céleste. Il avait même doué d'intelligence les servantes d'or qu'il avait créées pour le servir.

Jupiter, ou Jove (Zeus¹), bien qu'il fût appelé le père des dieux et des hommes, avait lui-même eu un commencement. Saturne (Cronos) était son père, et Rhéa (Ops) sa mère. Saturne et Rhéa appartenaient à la race des Titans, enfants de la Terre et du Ciel, eux-mêmes issus du Chaos, dont nous parlerons plus en détail dans le chapitre suivant.

Il existe cependant une autre cosmogonie, c'est-à-dire un autre récit de la création, selon lequel la Terre, l'Érèbe et l'Amour furent

¹ Les noms placés entre parenthèses sont les noms grecs ; les autres sont les noms romains ou latins.

les premiers êtres. L'Amour (Éros) serait sorti de l'œuf de la Nuit, flottant sur le Chaos. De ses flèches et de son flambeau, il perçait et animait toutes choses, faisant naître la vie et la joie.

Saturne et Rhéa n'étaient pas les seuls Titans. Il y en avait d'autres : Océan, Hypérion, Japet et Ophion parmi les mâles ; Thémis, Mnémosyne et Eurynomé parmi les femelles. On les désigne comme les anciens dieux, dont la domination passa ensuite à d'autres puissances. Saturne céda la place à Jupiter ; Océan à Neptune ; Hypérion à Apollon. Hypérion était le père du Soleil, de la Lune et de l'Aurore. Il fut donc le premier dieu solaire et on le représentait avec cette splendeur et cette beauté qui furent plus tard attribuées à Apollon.

William Shakespeare fait dire à l'un de ses personnages :

« Les boucles d'Hypérion, le front même de Jupiter... »

Ophion et Eurynomé régnèrent autrefois sur l'Olympe jusqu'à ce que Saturne et Rhéa les renversent. John Milton y fait allusion dans *Le Paradis perdu*. Il affirme que les païens semblaient avoir conservé quelque souvenir de la tentation et de la chute de l'homme :

« Ils racontaient comment le serpent qu'ils nommaient
Ophion, avec Eurynomé — peut-être cette Ève
Aux vastes séductions — régna d'abord
Sur le haut Olympe, avant d'en être chassé par Saturne. »

Les récits concernant Saturne ne sont pas toujours très cohérents. D'un côté, son règne est présenté comme l'âge d'or de l'innocence et de la pureté ; de l'autre, on le décrit comme un monstre dévorant ses propres enfants².

Jupiter échappa pourtant à ce destin. Devenu adulte, il épousa Métis (la Prudence), qui donna à Saturne un breuvage le contraignant à rendre les enfants qu'il avait engloutis. Jupiter, aidé de ses frères et sœurs, se révolta alors contre son père Saturne et contre

² Cette contradiction vient de ce que les Romains identifiaient Saturne au dieu grec Cronos — le Temps — qui, mettant fin à tout ce qui a commencé, peut être figuré comme dévorant sa propre descendance.

les Titans, ses oncles. Il les vainquit, précipita certains d'entre eux dans le Tartare et infligea divers châtements aux autres. Atlas fut condamné à porter les cieux sur ses épaules. Après la chute de Saturne, Jupiter partagea ses domaines avec ses frères Neptune (Poséidon) et Pluton (Dis). Jupiter reçut le ciel ; Neptune, l'océan ; et Pluton, le royaume des morts. Quant à la Terre et à l'Olympe, ils demeuraient la propriété commune des trois frères. Jupiter devint ainsi le roi des dieux et des hommes. La foudre était son arme, et il portait un bouclier appelé l'Égide, forgé pour lui par Vulcain. L'aigle était son oiseau favori et transportait ses foudres.

Junon (Héra) était l'épouse de Jupiter et la reine des dieux. Iris, déesse de l'arc-en-ciel, était sa messagère et sa suivante. Le paon était l'oiseau qu'elle affectionnait le plus.

Vulcain (Héphaïstos), l'artisan céleste, était le fils de Jupiter et de Junon. Il naquit boiteux, et sa mère fut si mécontente à sa vue qu'elle le précipita du haut du ciel. D'autres récits racontent au contraire que ce fut Jupiter qui le chassa pour avoir pris le parti de sa mère dans une querelle survenue entre eux. Selon cette version, la claudication de Vulcain aurait été la conséquence de sa chute. Il tomba durant un jour entier et finit par s'abattre sur l'île de Lemnos, qui lui fut dès lors consacrée. John Milton fait allusion à cette histoire dans le premier livre du *Paradis perdu* :

« ... Depuis l'aurore
Jusqu'à midi il tomba ; puis, de midi jusqu'au soir chargé de
rosée,
Tout au long d'un jour d'été ; et avec le soleil couchant
Il chuta du zénith, tel une étoile filante,
Sur Lemnos, l'île de la mer Égée. »

...

II. Prométhée et Pandore

La création du monde est une question naturellement propre à éveiller la plus vive curiosité chez l'homme, qui l'habite. Les anciens païens avaient leur propre manière de raconter l'origine des choses ; la voici.

Avant que la terre, la mer et le ciel eussent été créés, toutes choses présentaient un même aspect auquel nous donnons le nom de Chaos : une masse confuse et informe, un amas sans ordre ni beauté, simple poids inerte où dormaient pourtant les germes de toute chose. La terre, la mer et l'air étaient mêlés ensemble ; la terre n'était donc pas solide, la mer n'était pas liquide, et l'air n'était pas transparent.

Enfin Dieu et la Nature intervinrent pour mettre fin à cette confusion. Ils séparèrent la terre de la mer, et le ciel des deux autres. La partie la plus légère et la plus ardente s'éleva et forma les cieux ; l'air vint ensuite par son poids et sa place ; la terre, plus lourde, s'enfonça au-dessous ; et l'eau occupa le dernier rang, soutenant la terre à sa surface.

Alors quelque divinité — on ignore laquelle — entreprit de disposer le monde dans un ordre harmonieux. Elle assigna leur place aux fleuves et aux golfes, éleva les montagnes, creusa les vallées, répartit les forêts, les sources, les plaines fertiles et les terres pierreuses.

Lorsque l'air fut devenu pur et transparent, les étoiles commencèrent à briller. Les poissons prirent possession des mers, les oiseaux des airs, et les animaux à quatre pattes de la terre.

Mais il manquait encore une créature plus noble ; alors l'Homme fut créé.

On ne sait si le créateur le forma d'une substance divine, ou si la terre, récemment séparée du ciel, conservait encore quelques

semences célestes. Prométhée prit de cette terre, la mêla avec de l'eau et modela l'homme à l'image des dieux. Il lui donna une stature droite afin que, tandis que tous les autres animaux baissent les yeux vers la terre, lui puisse lever son regard vers le ciel et contempler les étoiles.

Prométhée appartenait à la race des Titans, ces géants qui habitaient la terre avant la création de l'homme. À lui et à son frère Épiméthée fut confiée la tâche de créer l'humanité et de pourvoir les hommes ainsi que les animaux des facultés nécessaires à leur conservation.

Épiméthée se chargea de cette distribution, tandis que Prométhée devait examiner l'ouvrage une fois achevé. Épiméthée accorda donc aux différentes espèces les dons variés du courage, de la force, de la rapidité ou de l'intelligence ; il donna des ailes aux uns, des griffes aux autres, une carapace protectrice à d'autres encore, et ainsi de suite.

Mais lorsqu'il fallut pourvoir l'homme, qui devait surpasser tous les autres êtres vivants, Épiméthée s'aperçut qu'il avait prodigué ses ressources avec tant de générosité qu'il ne lui restait plus rien à offrir.

Dans son embarras, il eut recours à son frère Prométhée. Celui-ci, aidé de Minerve, monta jusqu'au ciel, approcha sa torche du char du soleil pour l'enflammer, puis apporta le feu aux hommes. Grâce à ce don, l'homme devint supérieur à tous les autres animaux. Le feu lui permit de fabriquer des armes pour les soumettre, des outils pour cultiver la terre, de chauffer sa demeure afin de dépendre moins du climat ; enfin il rendit possibles les arts, ainsi que la monnaie, fondement du commerce et des échanges.

La femme n'existait pas encore.

Le récit raconte que Jupiter la créa et l'envoya à Prométhée et à son frère pour les punir de leur audace à avoir dérobé le feu du ciel ; et punir également l'homme d'avoir accepté ce présent.

La première femme fut appelée Pandore. Elle fut façonnée dans le ciel, chaque dieu contribuant à la rendre parfaite : Vénus lui donna la beauté, Mercure la persuasion, Apollon la musique, et les autres

divinités leurs propres dons. Ainsi parée, elle fut conduite sur la terre et présentée à Épiméthée, qui l'accueillit avec joie, malgré les avertissements de son frère lui conseillant de se méfier de Jupiter et de ses présents.

Épiméthée possédait dans sa demeure une jarre où étaient enfermées certaines choses nuisibles dont il n'avait pas eu besoin lorsqu'il avait préparé la nouvelle demeure de l'homme. Pandore fut saisie d'un ardent désir de savoir ce que contenait cette jarre. Un jour, elle souleva discrètement le couvercle et regarda à l'intérieur. Aussitôt s'en échappa une multitude de fléaux destinés au malheureux genre humain : la goutte, les rhumatismes et les coliques pour le corps ; l'envie, la méchanceté et la vengeance pour l'esprit. Tous se dispersèrent au loin à travers le monde. Pandore se hâta de replacer le couvercle ; mais hélas ! tout le contenu de la jarre s'était déjà envolé, sauf une seule chose restée au fond : l'ESPÉRANCE.

Ainsi voyons-nous encore aujourd'hui que, quels que soient les maux répandus sur la terre, l'espérance ne nous abandonne jamais entièrement ; et tant qu'elle demeure avec nous, aucune autre souffrance ne peut nous rendre tout à fait misérables.

Une autre tradition raconte que Pandore fut envoyée de bonne foi par Jupiter afin d'apporter des bienfaits aux hommes. Elle avait reçu une boîte contenant ses présents de noces, dans laquelle chaque dieu avait déposé quelque bénédiction. Mais elle ouvrit la boîte avec imprudence, et tous les dons s'en échappèrent, sauf l'ESPÉRANCE.

Cette version paraît plus vraisemblable que la précédente ; car comment l'Espérance, joyau si précieux, aurait-elle pu être enfermée dans une jarre remplie de tous les maux imaginables, comme le raconte le premier récit ?

Le monde étant désormais peuplé, le premier âge fut un âge d'innocence et de bonheur que l'on appela l'Âge d'or. La vérité et la justice y régnaient sans qu'il fût besoin de lois ni de magistrats pour menacer ou punir. Les forêts n'avaient pas encore été dépouillées de leurs arbres pour construire des navires, et les hommes n'avaient point entouré leurs villes de murailles. On ne connaissait ni l'épée, ni la lance, ni le casque. La terre produisait d'elle-même tout ce qui était

nécessaire à l'homme, sans qu'il eût besoin de labourer ni de semer. Un printemps éternel régnait partout ; les fleurs poussaient sans graines ; les fleuves coulaient de lait et de vin ; et un miel doré distillait des chênes.

Puis vint l'Âge d'argent, inférieur à l'Âge d'or, mais encore meilleur que celui d'airain. Jupiter raccourcit le printemps et partagea l'année en saisons. Alors, pour la première fois, les hommes durent subir les excès du chaud et du froid, et les maisons devinrent nécessaires. Les cavernes furent les premières demeures ; puis vinrent les abris de feuillage au fond des bois et les huttes tressées de branches. Les récoltes ne poussèrent plus sans culture. Le paysan dut semer son grain et le bœuf laborieux tirer la charrue.

Après cela vint l'Âge d'airain, plus rude de caractère et plus prompt aux combats, mais pas encore entièrement mauvais.

Enfin arriva l'Âge de fer, le plus dur et le plus misérable de tous. Le crime se répandit comme un déluge ; la pudeur, la vérité et l'honneur s'enfuirent. À leur place vinrent la fraude, la ruse, la violence et le honteux amour du gain.

Alors les marins livrèrent leurs voiles au vent ; les arbres furent arrachés des montagnes pour devenir les quilles des navires et tourmenter la face de l'océan. La terre, qui jusque-là avait été cultivée en commun, fut divisée en propriétés.

Les hommes ne se contentèrent plus des richesses produites à la surface du sol : ils creusèrent jusque dans les entrailles de la terre pour en tirer les minerais des métaux. On découvrit le fer, funeste métal, et plus funeste encore : l'or.

La guerre naquit aussitôt et se servit des deux comme d'armes. L'hôte n'était plus en sûreté dans la maison de son ami ; les gendres et les beaux-pères, les frères et les sœurs, les maris et les femmes ne pouvaient plus se faire confiance. Les fils souhaitaient la mort de leur père afin d'hériter plus vite ; l'amour familial gisait à terre.

La terre était couverte de massacres, et les dieux l'abandonnèrent l'un après l'autre. Astrée seule demeura encore quelque temps ; puis elle aussi finit par quitter le monde³.

Jupiter, voyant cet état des choses, brûla de colère. Il convoqua les dieux en conseil. Tous obéirent à son appel et prirent le chemin du palais céleste. Cette route, que chacun peut apercevoir durant une nuit claire, traverse le ciel tout entier et porte le nom de Voie lactée. Le long de cette route s'élèvent les palais des dieux illustres ; le peuple ordinaire du ciel habite à l'écart, de chaque côté.

Jupiter adressa alors la parole à l'assemblée. Il décrivit l'épouvantable corruption qui régnait sur la terre et termina en déclarant son intention de détruire toute l'humanité afin de créer une nouvelle race, différente de la première, plus digne de vivre et plus fidèle dans le culte des dieux. À ces mots, il saisit un foudre et s'apprêta à le lancer sur le monde pour le consumer par le feu. Mais, se rappelant qu'un tel embrasement risquait d'incendier le ciel lui-même, il changea de dessein et résolut de noyer la terre sous les eaux.

Le vent du nord, qui disperse les nuages, fut enchaîné ; le vent du sud fut lâché et recouvrit bientôt tout le ciel d'un manteau de ténèbres épaisses. Les nuages, poussés les uns contre les autres, éclatèrent avec fracas ; des torrents de pluie tombèrent ; les moissons furent couchées à terre ; le travail de toute une année périt en une heure.

Jupiter, non content de ses propres eaux, appela son frère Neptune à son secours. Neptune déchaîna les fleuves et les répandit sur les terres. En même temps, il souleva le sol par des tremblements de

³ Astrée était la déesse de l'innocence et de la pureté. Après avoir quitté la terre, elle fut placée parmi les étoiles et devint la constellation de la Vierge. Thémis (la Justice) était sa mère ; on la représente tenant une balance dans laquelle elle pèse les droits des parties opposées. Les anciens poètes aimaient croire qu'un jour ces déesses reviendraient sur la terre pour y ramener l'Âge d'or. Cette idée se retrouve encore dans le *Messiah* d'Alexander Pope :

*« Tous les crimes cesseront et les antiques tromperies disparaîtront ;
La Justice revenue élèvera sa balance ;
La Paix étendra sur le monde son rameau d'olivier ;
Et l'Innocence vêtue de blanc descendra du ciel. »*

terre et fit refluer l'océan sur les rivages. Troupeaux, bêtes, hommes et maisons furent emportés. Les temples eux-mêmes, avec leurs enceintes sacrées, furent profanés. Si quelque édifice demeurerait encore debout, il était bientôt submergé, et ses tours disparaissaient sous les vagues.

Partout il n'y eut plus que la mer — la mer sans rivage.

Çà et là, quelques malheureux survivaient sur la cime d'une colline ; d'autres ramaient dans de petites barques à l'endroit même où ils avaient récemment conduit la charrue.

Les poissons nageaient parmi les branches des arbres ; l'ancre descendait au milieu des jardins ; là où paissaient tout à l'heure les agneaux bondissaient maintenant de lourds veaux marins. Le loup nageait parmi les brebis ; les lions fauves et les tigres luttaient contre les flots. La force du sanglier sauvage ne lui servait plus de rien, ni la rapidité du cerf.

Les oiseaux, les ailes épuisées, tombaient dans les eaux faute d'avoir trouvé un lieu où se reposer. Et les êtres vivants que les eaux avaient épargnés périssaient bientôt de faim.

Le Parnasse seul dépassait encore les eaux ; et c'est là que Deucalion et son épouse Pyrrha, descendants de Prométhée, trouvèrent refuge — lui, homme juste ; elle, fidèle adoratrice des dieux.

Lorsque Jupiter vit qu'il ne restait plus en vie que ce couple, et qu'il se souvint de leur existence paisible et de leur piété, il ordonna aux vents du nord de chasser les nuages afin de rendre le ciel à la terre et la terre au ciel.

Neptune ordonna également à Triton de souffler dans sa conque pour donner aux eaux le signal de la retraite. Les eaux obéirent : la mer regagna ses rivages et les fleuves rentrèrent dans leurs lits.

Alors Deucalion parla ainsi à Pyrrha :

— Ô mon épouse, seule femme survivante, unie à moi d'abord par les liens du sang et du mariage, et maintenant par un danger commun, si seulement nous possédions le pouvoir de notre ancêtre

Prométhée et pouvions renouveler la race humaine comme il la créa autrefois ! Mais puisque cela ne nous est pas donné, allons vers ce temple et demandons aux dieux ce qu'il nous reste à faire.

Ils entrèrent dans le sanctuaire, défigurés par la boue et les limons, et s'approchèrent de l'autel où nul feu ne brûlait plus. Là, ils se prosternèrent sur le sol et prièrent la déesse de leur apprendre comment réparer leur malheureux destin.

L'oracle répondit :

— Quittez le temple, la tête voilée et les vêtements dénoués, puis jetez derrière vous les ossements de votre mère.

Ils entendirent ces paroles avec stupeur. Pyrrha rompit la première le silence :

— Nous ne pouvons obéir. Nous n'oserions profaner les restes de nos parents.

Ils gagnèrent les profondeurs les plus sombres de la forêt et méditèrent longuement le sens de l'oracle.

Enfin Deucalion prit la parole :

— Ou bien mon esprit m'abuse, ou bien cet ordre peut être exécuté sans impiété. La Terre est la grande mère de tous les êtres ; les pierres sont ses ossements. C'est donc elles que nous devons jeter derrière nous. Je crois que tel est le sens de l'oracle. Du moins, nous ne risquons aucun mal à essayer.

Ils voilèrent leur visage, dénouèrent leurs vêtements, ramassèrent des pierres et les lancèrent derrière eux.

Alors — chose merveilleuse à raconter — les pierres commencèrent à s'amollir et à prendre forme. Peu à peu, elles offrirent une grossière ressemblance avec la figure humaine, semblables à un bloc encore inachevé sous les mains du sculpteur. L'humidité et la boue devinrent chair ; la partie pierreuse devint os ; les veines demeurèrent veines, ne changeant que d'usage.

Les pierres jetées par la main de Deucalion devinrent des hommes ; celles lancées par Pyrrha devinrent des femmes.

Ainsi naquit une race robuste, faite pour le travail — comme nous le sommes encore aujourd'hui — et portant clairement la marque de son origine.

La comparaison entre Ève et Pandore était trop évidente pour avoir échappé à John Milton, qui y fait allusion dans le quatrième livre du *Paradis perdu* :

« Plus belle encore que Pandore, que les dieux
Avaient comblée de tous leurs dons ; et, hélas ! trop semblable
à elle
Par les tristes conséquences de sa venue, lorsque, conduite par
Hermès
Au fils imprudent de Japhet, elle séduisit l'humanité
Par sa beauté, afin de punir
Celui qui avait dérobé le feu sacré de Jupiter. »

Prométhée et Épiméthée étaient fils de Japet, que Milton transforme en Japhet.

Prométhée a souvent inspiré les poètes. On le représente comme l'ami du genre humain, intervenant en faveur des hommes lorsque Jupiter s'irritait contre eux, et leur enseignant la civilisation ainsi que les arts. Mais, ce faisant, il avait désobéi à la volonté du maître des dieux.

Jupiter le fit donc enchaîner à un rocher du Caucase, où un vautour venait sans cesse dévorer son foie, lequel renaissait à mesure qu'il était consumé. Ce supplice aurait pourtant pu prendre fin à tout moment si Prométhée avait accepté de se soumettre à son tyran. Car il possédait un secret dont dépendait la stabilité même du trône de Jupiter ; et s'il avait accepté de le révéler, il aurait aussitôt retrouvé la faveur du dieu. Mais Prométhée dédaigna de le faire. Il est ainsi devenu le symbole de la grandeur d'âme supportant une souffrance imméritée, et de la force de volonté résistant à l'oppression.

Lord Byron et Percy Bysshe Shelley ont tous deux traité ce thème. Voici quelques vers de Byron :

« Titan ! toi dont les yeux immortels
Contemplaient les souffrances des mortels

Dans leur triste réalité,
Sans les mépriser comme le font les dieux ;
Quelle fut la récompense de ta pitié ?
Une souffrance silencieuse et profonde ;
Le rocher, le vautour et la chaîne ;
Tout ce que l'orgueil peut connaître de douleur ;
L'agonie qu'on ne montre pas ;
L'étouffante sensation du malheur.

Ton crime divin fut d'être bon ;
De diminuer, par tes enseignements,
La somme des misères humaines,
Et d'armer l'homme de sa propre pensée.

Et bien que vaincu par les puissances d'en haut,
Tu nous as légué, dans ta patiente énergie,
Dans l'endurance et la résistance
De ton esprit impénétrable
Que ni la terre ni le ciel ne purent ébranler,
Une grande leçon. »

Byron emploie encore cette même allusion dans son *Ode à Napoléon Bonaparte* :

« Ou bien, tel le voleur du feu céleste,
Résisteras-tu au choc,
Et partageras-tu avec lui — l'impardonnable —
Son vautour et son rocher ? »

— *Fin de l'extrait*